

Monique Saint-Julia

Rivière de l'enfance

L'amour, ce n'est pas ce chant de ruches, ni ce pic épeiche qui frappe et désenfouit les larves des écorces, marquant ainsi les heures et les jours, ni ces phares, ces vigies, ces nuées d'étourneaux à l'approche de l'automne, ni ce blaireau solitaire humant la terre avec lenteur.

L'amour, ce n'est pas cette jeune femme ensommeillée sur un fauteuil qui cherche l'air comme des caresses, ni ce bouillonnement d'arbres, ni ces insectes frileux, ces raies, ces mulets nageant dans les courants.

L'amour, c'est mourir d'un pas léger de vapeur, c'est une rivière de l'enfance où glisse le pied, s'enfoncé l'anguille noire.

L'amour, c'est ce déclic de saison, ce mouillé du ciel, ces cages, ces mares, ces enfermements d'oiseaux, ces plis secrets des yeux fermés d'ombres, ces mains serrées sur la poitrine glacée, ces heures, ces matins d'appelants aveugles qui attendent le jour.

A la fois poétesse et peintre, Monique Saint-Julia tente à travers son œuvre de retrouver l'enfance et son regard émerveillé. Avec, souvent, cette « tendresse endolorie » que soulignait Gaston Puel et qui relève d'une écoute fervente des choses. Ses poèmes sont pleins de chuchotements et d'« heures prises au collet des tendresses ».



Photo Guy Bernot

Extrait de « Un train de paysage ». *L'Arrière-Pays*

[En savoir plus](#)

A lire en cliquant sur

Revue **TEXTURE**

<http://revue-texture.fr/>

Poèmes du mois

6

Aller simple

René Guy Cadou

Ce sera comme un arrêt brutal du train
Au beau milieu de la campagne un jour d'été
Des jeunes filles dans le wagon crieront
Des femmes éveilleront en hâte les enfants
La carte jouée restera tournée sur le journal
Et puis le train repartira
Et le souvenir de cet arrêt s'effacera
Dans la mémoire de chacun
Mais ce soir-là

Ce sera comme un arrêt brutal du train
Dans la petite chambre qui n'est pas encore située
Derrière la lampe qui est une colonne de fumée
Et peut-être aussi dans le parage de ces mains
Qui ne sont pas déshabituées de ma présence
Rien ne subsistera du voyageur
Dans le filet troué des ultimes voyages
Pas la moindre allusion
Pas le moindre bagage
Le vent de la déroute aura tout emporté.

Extrait de « Poésie la vie entière ». *Seghers*

[En savoir plus](#)



Cadou (1920-1951) est ce grand lyrique qui touche « tous les hommes qui devinent l'éternité dans l'air marin ». Avec son cœur de plein vent mais aussi « des trous noirs dans les ailes », il a écrit une poésie de pleine terre que la mort faufile. Empreinte d'une mélancolie discrète et souvent poignante, associée à l'amour de la vie et au sentiment d'une obscure vulnérabilité.

Michel Baglin

La fenêtre platonique

Fenêtre à l'heure des draps froissés.

Elle n'est pas réelle encore. Juste un trompe-l'œil, une surface d'argent sur le mur de la chambre. Mais elle chante déjà, entrebâillée sur le matin.

Et sa clarté célèbre l'intimité d'un hôte, réveille sa chemise qui a veillé sur un dossier de chaise. Quelqu'un doit s'étirer dans la pénombre pour accueillir l'espace deviné.

Car elle n'est pas réelle encore et le regard ne peut la traverser. Mais sa vigueur salue le papier qu'elle voudrait trouer. Et le dessin des rideaux a conservé l'empreinte d'un geste machinal – le geste qui les écarta...

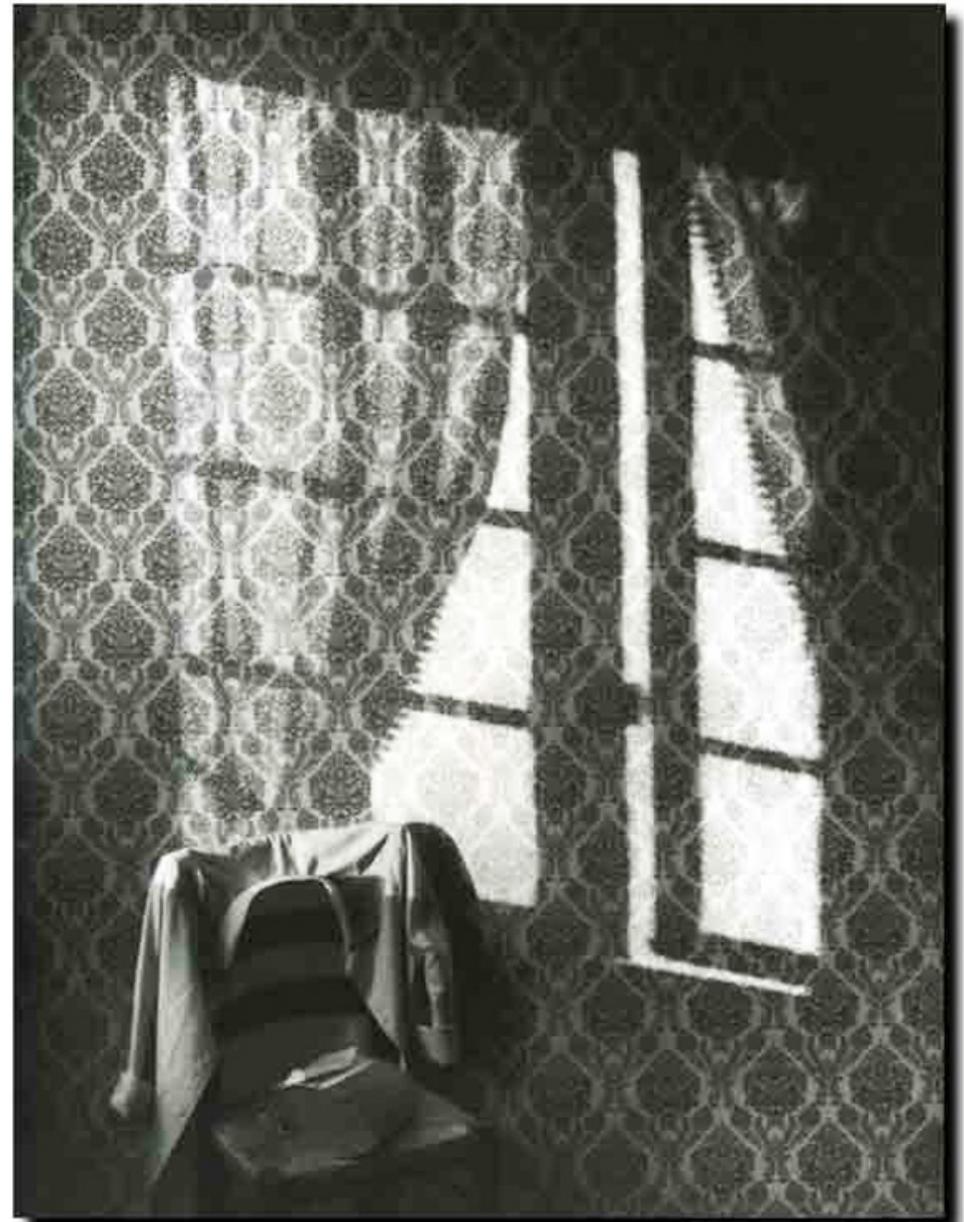
La fenêtre n'est pas réelle encore mais sa promesse sera tenue. Parce que le monde existe et qu'il a les couleurs du large. Parce que l'aube ici est un appel de ciel et de vent frais.

Debout, dit-elle. En route ! Ta chemise t'attend ! Et le réel pour incarner mes ombres...

La porte s'ouvrira... Mais ce soir, quand les yeux auront bu les histoires du jour, la lumière tramera encore dans la chambre obscure une fenêtre tout intérieure.

La fenêtre révélée.

Poème extrait de l'album de
Michel Baglin & Jean Dieuzaide,
Les Chants du regard.
(éd. Privat. 2006)



Jean Dieuzaide: « Ma chemise à Ardizas », 1985

[En savoir plus](#)